

# Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel. Une image rémanente du Grand Nord canadien dans la littérature française

Gérard Fabre, Centre d'étude des mouvements  
sociaux, CNRS/ÉHÉSS, Paris

**Résumé** – Le traitement littéraire fictionnel du Grand Nord canadien a connu en France deux phases majeures au XX<sup>e</sup> siècle: l'entre-deux-guerres, avec l'*Épopée canadienne* de Maurice Constantin-Weyer et les années 1980, avec la saga du *Royaume du Nord* de Bernard Clavel. Des contrastes mais aussi des rémanences apparaissent dans les images du Grand Nord canadien forgées par ces deux auteurs à succès. En tenant compte de leurs contextes de production et de réception, l'analyse montre l'impact de ces œuvres romanesques dans la diffusion d'un imaginaire nordique.

« Si la Prairie est morte, le Nord ne l'est pas!<sup>1</sup> »

Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*, 1928

« “Allez vers le Nord, un royaume vous est offert.  
[...] Ben oui! Le Royaume, je l'ai pris. On l'avait tous pris. Et alors, qu'est-ce qu'y reste?”  
Il repart. Droit. Roide. On croirait qu'il peut aller ainsi jusqu'au bout du Nord<sup>2</sup>. »

Bernard Clavel, *L'angélus du soir*, 1988

Comme l'écrivait en 1937 André Siegfried, « la France a redécouvert les Canadiens vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle [...]. Depuis lors elle leur porte un intérêt qu'on peut sans exagération qualifier de passionné et qui ne s'est plus démenti<sup>3</sup> ». Cette redécouverte doit beaucoup à la littérature et à des romanciers talentueux qui ont révélé à leurs lectorats français bien des

---

<sup>1</sup> Maurice Constantin-Weyer, « Un homme se penche sur son passé », Jean-Paul Bouchon, Alain Quella-Villéger et Dominique-Anne Villéger, *Québec – Acadie. Rêves d'Amérique*, Paris, Éditions Omnibus, 1998 [1928], p. 407.

<sup>2</sup> Bernard Clavel, *L'angélus du soir*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 97.

<sup>3</sup> André Siegfried, *Le Canada, puissance internationale*, Paris, Armand Colin, 1937, p. 40.

Gérard Fabre, « Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel. Une image rémanente du Grand Nord canadien dans la littérature française », Daniel Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

aspects ignorés du Canada. *Famille-Sans-Nom*<sup>4</sup>, une œuvre de Jules Verne portant sur l'insurrection de 1837, aurait pu jouer ce rôle, mais elle fut et reste méconnue. Le « dé clic » s'est véritablement produit grâce à *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, que les lecteurs français découvrirent pour la première fois en feuilleton dans le quotidien *Le Temps* en janvier et février 1914<sup>5</sup>. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, le filon canadien-français ou québécois de la littérature française ne s'est jamais tari. Des romanciers populaires, tels Maurice Constantin-Weyer dans l'entre-deux-guerres et Bernard Clavel dans les années 1980, y ont maintes fois puisé.

La dimension nordique tient une place prépondérante dans l'image que ces deux auteurs projettent sur le Canada. Le Nord y apparaît comme un point cardinal de l'imaginaire romanesque, à la fois vecteur d'aventure et vecteur populaire. Il existe sans doute une conjonction entre ces deux termes, le potentiel polysémique du récit d'aventure trouvant à s'exprimer auprès d'un lectorat très diversifié, dans l'espace comme dans le temps. Tels qu'ils nous parviennent d'un passé plus ou moins lointain, les textes littéraires se recouvrent d'une épaisseur historique, qui se déforme et se reforme d'une génération à l'autre de lecteurs. À travers ce processus, les textes se composent de strates temporelles hétérogènes : la « mise en scène littéraire<sup>6</sup> » n'est pas fixée une fois pour toute, elle caractérise les « relations qu'un corps social entretient avec son langage<sup>7</sup> », l'écriture et la narrativité nouant un lien avec le passé ou, si l'on préfère, entre les vivants et les morts.

L'évocation du Nord présente à cet égard un trait particulier en ceci qu'elle recourt le plus souvent, et de façon radicale, à une transfiguration des personnages, du fait de leur nécessaire déplacement : aller vers le Nord, c'est s'éloigner à la fois de son foyer d'origine et du temps social qui est le sien. Le dérangement est au principe du voyage vers le Nord, et l'on peut penser qu'il atteint également le lecteur en lui procurant ce « sentiment d'étrangeté », de dépaysement, sans lequel serait vidée de son sens toute aventure et décevante la connaissance qui en découle :

---

<sup>4</sup> Jules Verne, *Famille-Sans-Nom*, introduction et postface par Francis Lacassin, Paris, Union générale d'Éditions, coll. « 10/18 », 1978 [1889], 320 p.

<sup>5</sup> Le célèbre roman de Louis Hémon paraîtra en volume en 1916 (Montréal et Paris, Éditions LeFebvre et Delagrave), mais son exceptionnelle diffusion date de sa réédition par Bernard Grasset en 1921 dans une collection nouvellement créée, les « Cahiers verts ».

<sup>6</sup> Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1975, p. 101.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 120.

## UNE IMAGE RÉMANENTE DU GRAND NORD CANADIEN

La métaphore de la lecture comme voyage est sans doute l'une des plus vieilles qui soient, depuis *L'Odyssée*. Elle présuppose toujours, en sous-main, une visée folle : cette idée selon laquelle tout le savoir du monde, ou du moins ses indispensables éléments, pourrait être donné par l'accomplissement d'un trajet, à condition que celui-ci ait été poussé suffisamment loin, en ce qui concerne aussi bien la distance que l'intensité de la curiosité<sup>8</sup>.

Le trajet vers le Nord offre une réponse possible à cette avidité de connaître.

### Une épopée canadienne de l'entre-deux-guerres

Né dans la Haute-Marne, Maurice Constantin (1881-1964) immigre au Canada en 1904. Après un court séjour au Québec, il s'installe au Manitoba, où il exerce divers métiers, notamment ceux de cultivateur et d'arpenteur. De retour en France pour servir son pays lors de la guerre de 1914, il se remarie en 1920 avec Germaine Weyer et entreprend une carrière de journaliste, avant d'obtenir sur le tard d'impressionnants succès littéraires, de nos jours oubliés<sup>9</sup>. La voie de la réussite s'ouvre en 1928, quand on lui décerne le prix Goncourt pour *Un homme se penche sur son passé*.

Ce roman, qui se vend rapidement à plus de 100 000 exemplaires, s'inscrit à l'intérieur d'un cycle portant significativement le nom d'*Épopée canadienne*<sup>10</sup>. La thématique du Nord est à la source de cette épopée. Pour la

---

<sup>8</sup> Gérard Cogez, *Les écrivains voyageurs au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2004, p. 208.

<sup>9</sup> Sur l'œuvre et la vie de Maurice Constantin-Weyer, on peut se reporter notamment à Roger Motut, *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1982; Paulette Collet, *Les romanciers français et le Canada (1842-1981) : anthologie*, Sherbrooke, Naaman, 1984; André Fauchon, *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)*, Saint-Boniface, Collège universitaire de Saint-Boniface, 1988; André Fauchon, « Maurice Constantin-Weyer et son séjour au Manitoba (1904-1914) », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, 1989, p. 73-85; Daniel Chartier, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec (1800-1999)*, Québec, Nota bene, 2003, p. 89-91.

<sup>10</sup> On compte treize ouvrages (romans, nouvelles et essais) de Maurice Constantin-Weyer sur le Canada, tous publiés à Paris : *Vers l'Ouest*, Renaissance du livre, 1921; *Manitoba*, Rieder, 1924; *La Bourrasque*, Rieder, 1925; *Cinq éclats de silex*, Rieder, 1927; *Cavelier de la Salle* : Rieder, 1927; *Un homme se penche sur son passé*, Rieder, 1928; *Clairière, récits du Canada*, Stock, 1929; *Du sang sur la neige*, Paris, À la Cité des livres, 1931; *Champlain*, Plon, 1931; *Napoléon. Roman sur l'Ouest canadien*, Paris, Rieder, 1931; *Un sourire dans la tempête*, Rieder, 1934; *Telle qu'elle était de son vivant*, Librairie des Champs-Élysées, 1936; *Autour de l'épopée canadienne*, Librairie Floury,

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

première fois en France dans l'œuvre générale d'un auteur, elle revêt un caractère systématique. Les provinces de l'Ouest canadien et les montagnes Rocheuses y sont présentées comme nordiques, avec des traits accusés qui constituent autant d'éléments générateurs d'aventure et de fiction. Outre *Un homme se penche sur son passé*, on retrouve ces traits nordiques dans les deux autres romans les plus connus de cet auteur : *Un sourire dans la tempête* (1934) et *Telle qu'elle était de son vivant* (1936).

*Un homme se penche sur son passé* raconte l'histoire d'un Français, Monge (surnommé Frenchy), installé dans la prairie canadienne, qui fait en été le commerce des chevaux et en hiver celui des fourrures. « Coureur du Grand Nord », il est si bien intégré au monde social de la prairie qu'il se lie d'amitié avec un Métis, Napoléon Brazeau, et un Canadien français, David Laprugne. Un premier malheur le frappe lorsqu'un compagnon français, Paul Durand, succombe de fatigue et de froid pendant une expédition dans le Nord. À son retour, Monge se marie avec une descendante d'Irlandais, Hannah O'Molloy, mais le bonheur est de courte durée : Hannah le trompe avec un ami, irlandais comme elle, Archer, lequel tente lâchement d'assassiner Monge au cours d'une partie de chasse. Si Monge veut retrouver le couple en fuite dans le Grand Nord, c'est surtout pour Baby Lucy, l'enfant qu'il a eu d'Hannah et dont il n'accepte pas d'être séparé. Peu après, au hasard d'une course en territoire amérindien, il est mis sur leur piste. Sous les yeux d'Amérindiens impassibles, la poursuite s'achève devant un tertre, où repose le corps de sa fille, Lucy.

La mort et l'amour impossible sont également au rendez-vous dans *Un sourire dans la tempête* et *Telle qu'elle était de son vivant*. Dans ce dernier roman, le couple composé de Robert Shaw (riche industriel américain condamné pour un crime passionnel et interné dans un asile) et de son infirmière, Jacqueline Bert, fuit à travers l'Ouest canadien. Dans le train qui mène à Edmonton, leur route croise celle de Louis Walferdin, négociant en fourrures. Se présentant sous une fausse identité, celle de monsieur et madame Hearne, le couple propose à Louis de l'accompagner et de le conseiller pour réaliser un documentaire dans les Rocheuses. Les fugitifs se démasquent vite, leur but étant de gagner Vancouver et de fuir le Canada. Mais il faut pour cela défier les Rocheuses en des endroits réputés infranchissables. Une course terrible s'engage entre eux et le caporal de police Dalrymple.

---

1940. On peut citer aussi son article « Au pays de Maria Chapdelaine », paru dans *L'Illustration*, 89<sup>e</sup> année, n° 4631, 5 décembre 1931, p. 85-94.

## UNE IMAGE RÉMANENTE DU GRAND NORD CANADIEN

Le moteur fictionnel des récits de Maurice Constantin-Weyer réside donc bien dans l'aventure avec un grand A, d'autant qu'elle se déploie au milieu d'espaces grandioses. Cette littérature a toujours trouvé un public. Elle exploite une veine populaire qui n'est pas aussi « facile » qu'on le prétend parfois et que recherchent les éditeurs. Fondées à Paris en 1913, les Éditions Frédéric Rieder jouent alors un rôle pionnier dans la diffusion des romans d'aventure nordique, en publiant non seulement Maurice Constantin-Weyer, mais aussi Marie Le Franc (1879-1965) et le Norvégien Knut Hamsun<sup>11</sup> (1859-1952). Rieder est une jeune maison qui s'appuie sur des piliers tels Romain Rolland, Georges Duhamel et Charles Vildrac, mais n'hésite pas à promouvoir des débutants, ainsi que des auteurs étrangers comme Hamsun et Félix Timmermans. Après une période relativement florissante au regard d'un contexte difficile pour l'édition – celui de la Première Guerre mondiale et de ses lendemains moroses –, l'écurie Rieder ne pourra guère faire fructifier ses acquis, parmi lesquels le Goncourt de Maurice Constantin-Weyer. Les années 1930 viennent en effet amplifier la crise de l'édition française : mis en faillite, Rieder est absorbé en 1939 par les Presses universitaires de France, qui récupèrent son catalogue.

Maurice Constantin-Weyer est publié dans la célèbre et prestigieuse collection dirigée par Jean-Richard Bloch, « Prosateurs français contemporains<sup>12</sup> ». Entre 1924 et 1935, il donne treize romans à Rieder et six articles à la revue *Europe* (que finance Rieder), dont des extraits de *Cinq éclats de silex* parus en mai 1926 (avant même la sortie du roman, en 1927). Ses écrits sont inlassablement soutenus dans *Europe*, à travers des encarts publicitaires et des recensions flatteuses; cette promotion est relayée par les autres revues littéraires qui comptent dans l'entre-deux-guerres<sup>13</sup>. Les avis sont tous élogieux, comme si Maurice Constantin-Weyer traçait un sillon

---

<sup>11</sup> Rieder n'est pas le premier à éditer en français Knut Hamsun, mais c'est lui qui le fait accéder en France à la notoriété en diffusant la majeure partie de son œuvre. Georges Sautreau en est le traducteur dans la collection « Prosateurs étrangers modernes », que dirige Léon Bazalgette.

<sup>12</sup> À ce sujet, voir Maria Chiara Gnocchi, « La revue *Europe* & les “Prosateurs français contemporains” de Rieder (1923-1938) : statistiques et commentaires », *Europe, 1923-1998 : une revue de culture internationale*, Actes du colloque tenu à la Sorbonne le 27 mars 1998, organisé par Henri Béhar, sous l'égide des *Amis d'Europe*, disponible sur le site <http://www.europe-revue.info> (site consulté en mai 2004).

<sup>13</sup> Dans *Europe*, c'est Georges Dupeyron qui se charge des recensions des ouvrages de Maurice Constantin-Weyer. Dans *La Nouvelle Revue française*, qui est alors la référence majeure, ce sont Benjamin Crémieux et Jean Prévost (lui-même secrétaire de rédaction de la revue *Europe*). Dans *Le Mercure de France*, c'est John Charpentier (voir Maria Chiara Gnocchi, *op. cit.*).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

original dans la littérature française. La comparaison avec Jack London est fréquente. Mais la valeur littéraire est souvent éphémère; ainsi, celle qu'on prête à l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer va bientôt s'évaporer. Le rôle éminent de la critique dans les processus de valorisation et de dévalorisation littéraires se confirme ici.

Caractérisée avant tout par l'attrait du Nord, l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer aura néanmoins conquis, en son temps, un large public. La force de ses romans, leur succès littéraire et cinématographique<sup>14</sup>, fût-il passager, viennent probablement de leur aptitude à ancrer l'aventure dans une écriture qui ne se veut point savante, mais ne manque pas de panache, comme l'illustrent ces deux passages :

[Durand, le compagnon de Monge] passa à l'heure même où, vers l'est, après que les étoiles s'étaient mises à s'éteindre une à une, le velours sombre du ciel s'écartait, pour montrer sur l'infini une fenêtre d'un jade laiteux... La neige était encore bleue, et la forêt d'un bistre profond. Mais déjà, derrière la fenêtre jade, des lumières or et vert glissaient lentement<sup>15</sup>.

Très bas, dans le lointain Sud, le soleil touchera la brume d'un coup de baguette... Magiel... La neige cessera d'être mauve... Chacune des facettes de ses hexaèdres s'ornera d'une des couleurs du spectre... Si vous vous arrêtez, un instant, pour faire souffler les chiens, et pour allumer une pipe, vous les verrez bien à leur place, la rouge opposée à la verte, la bleue à l'orangée, la violette à la jaune... C'est comme si vous surpreniez le truc du prestidigitateur!... Mais si vous êtes inattentif, vous ne verrez que ces innombrables joailleries accrochées aux arbres, sous cette irréaliste gaze changeante, où les six couleurs se rappellent dans un ton plus doux... Comment empêcher alors d'aimer follement cet hiver magnifique, qu'on a eu tant de peine à conquérir<sup>16</sup>?

L'évaporation progressive de ce qui confère à l'écrit une valeur littéraire semble à première vue un phénomène troublant, qu'on hésite à interroger

---

<sup>14</sup> Trois romans de Maurice Constantin-Weyer ont été portés à l'écran : *Telle qu'elle était de son vivant* est adapté en 1939 par Jacques Feyder sous le titre *La loi du Nord*; *Un sourire dans la tempête*, en 1950 par René Chanas; *Un homme se penche sur son passé*, en 1958 par Willy Rozier.

<sup>15</sup> Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*, *op. cit.*, p. 433.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 498-499.

## UNE IMAGE RÉMANENTE DU GRAND NORD CANADIEN

par crainte de déstabiliser les hiérarchies littéraires les mieux établies. En ce qui concerne Maurice Constantin-Weyer, ce phénomène d'évaporation est loin cependant d'échapper à toute compréhension. Tout d'abord, son succès n'a pas été aussi fulgurant et éphémère qu'on se plaît à l'imaginer : cet auteur s'est imposé alors qu'il avait largement dépassé la quarantaine, une vie bien remplie derrière lui et une expérience journalistique non négligeable; les adaptations à l'écran de ces romans montrent par ailleurs qu'il a laissé une empreinte durable sur ses lecteurs, au moins jusqu'à la fin des années 1950<sup>17</sup>. On peut considérer de surcroît que son déclin puis son oubli interviennent à partir d'une phase – les années 1960 – où les critères de jugement littéraire sont bouleversés en France par l'avènement du Nouveau Roman et la refonte des valeurs qui en découle. Ce contexte n'est en rien propice à la valorisation de romanciers qui s'inscrivent dans la tradition classique et apparaissent, au mieux, comme des continuateurs besogneux. Devant l'anonymat dans lequel semble tomber Maurice Constantin-Weyer, ce n'est pas un hasard si l'une des dernières tentatives à ce jour de le « réhabiliter » aux yeux du grand public soit initiée par Yves Berger, un écrivain pourfendeur des modes parisiennes et attiré par les grands espaces nord-américains. Critique et directeur de collection influent, il préface *Un homme se penche sur son passé*, réédité à Paris en 1983 par l'Union générale d'éditions. Il n'est pas fortuit non plus que subsiste au Manitoba une poche francophone de résistance à l'oubli de cet auteur : outre les études à son sujet citées précédemment, rappelons que la dernière réédition d'*Un sourire dans la tempête* a été réalisée au Canada en 1982 par les Éditions des Plaines, sises à Saint-Boniface. Mais l'audience internationale de Maurice Constantin-Weyer nous paraît aujourd'hui bien limitée, tout au moins au regard de ce qu'elle fut naguère, quand *Un homme se penche sur son passé* paraît en 1929 en anglais<sup>18</sup>. À maints égards, son œuvre annonce la vogue du « travel writing », autrement dit de la littérature voyageuse<sup>19</sup>. Mais depuis, l'image du Grand Nord a connu une évolution sensible, à laquelle la littérature n'est pas étrangère.

---

<sup>17</sup> Une timide relance est repérable au milieu des années 1970 : *Telle qu'elle était de son vivant* a en effet été réédité en 1975 sous son titre cinématographique (*La loi du Nord*) dans la collection « Le livre de poche » (n° 4185), Librairie générale française.

<sup>18</sup> Maurice Constantin-Weyer, *A Man scans his past*, New York/Toronto, The Macaulay Company, 1929.

<sup>19</sup> À ce sujet, voir Michel Le Bris [éd.], *Pour une littérature voyageuse*, Paris, Complexe, coll. « Le regard littéraire », 1999 [1992].

## Les années 1980 : un royaume qui se délite

Cette inflexion de l'image du Grand Nord canadien est présente dans la littérature française. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les thèmes popularisés par Maurice Constantin-Weyer – la conquête du Nord, la ruée vers l'or, les expéditions en quête de fourrures, la vie des trappeurs et des coureurs de bois ou encore la bonhomie virile de la police montée – font moins recette. Ce n'est que durant les années 1980 que ces thèmes seront relancés dans un projet littéraire ambitieux : celui que mène Bernard Clavel tout au long du cycle du *Royaume du Nord*<sup>20</sup>.

Né à Lons-le-Saunier dans le Jura en 1923, Clavel est d'origine provinciale, tout comme Constantin-Weyer. Après un début de carrière littéraire difficile, il obtient lui aussi le Prix Goncourt, en 1968, pour *Les fruits de l'hiver*<sup>21</sup>. Sa rencontre avec la romancière québécoise Josette Pratte se révèle déterminante : lui-même souligne qu'elle a contribué à procurer un deuxième souffle à son œuvre, tout particulièrement avec *Le Royaume du Nord*, une grande fresque romanesque inspirée par l'aventure des pionniers canadiens-français. Bernard Clavel va d'ailleurs s'installer au Québec en janvier 1978, vivant à Montréal, puis à Saint-Télesphore. Même s'il retourne vivre en Europe dès mars 1979, il gardera toujours des liens étroits avec le Québec.

Sa notoriété n'est plus à démontrer. Elle dépasse largement le cadre de l'Hexagone, ses écrits étant traduits dans une vingtaine de langues. Bien que la critique (française et québécoise) n'ait pas toujours été tendre avec lui<sup>22</sup>, force est de reconnaître l'impact d'une œuvre qui chemine hors des modes éditoriales et impose ses propres temporalités. Cet auteur possède à son

---

<sup>20</sup> *Le Royaume du Nord* comprend six tomes, tous publiés à Paris chez Albin Michel : *Harricana*, 1983; *L'or de la terre*, 1984; *Miséréré*, 1985; *Amarok*, 1986; *L'angélus du soir*, 1988; *Maudits sauvages*, 1989.

<sup>21</sup> Bernard Clavel, *Les fruits de l'hiver*, Paris, Robert Laffont, 1968.

<sup>22</sup> Sur les démêlés anciens de Bernard Clavel avec la critique littéraire parisienne, on lira utilement le petit livre de Michel Ragon, *Bernard Clavel*, Paris, Seghers, coll. « Écrivains d'hier et d'aujourd'hui », 1975; et, avec un peu plus de recul, les propos tenus par Bernard Clavel, lui-même ancien juré des Goncourt : « [...] durant mes années chez les Goncourt, pour une partie de la critique, j'étais un très grand écrivain. Dès après mon départ, je ne valais plus grand-chose et les dossiers de presse avaient fondu » (Adeline Rivard, *Bernard Clavel, qui êtes-vous?*, Paris, Pocket, 2000 [1985], p. 133).

## UNE IMAGE RÉMANENTE DU GRAND NORD CANADIEN

actif une centaine d'ouvrages – romans, essais, contes et poèmes pour enfants – que les Éditions Omnibus sont en train de rééditer<sup>23</sup>.

Bernard Clavel n'est cependant pas ce créateur solitaire qui répondrait au stéréotype du génie littéraire. Comme les autres écrivains, avec ou sans renom, il est tributaire du marché éditorial, de la critique, des couvertures publicitaire et médiatique. De même que, dans l'entre-deux-guerres, Bernard Grasset promut l'œuvre de Louis Hémon et Frédéric Rieder, celle de Maurice Constantin-Weyer, les éditeurs Robert Laffont et Albin Michel diffusent aujourd'hui à grande échelle cette littérature populaire, dont Bernard Clavel incarne en France les exigences. Ce n'est pas pour rien que la critique actuelle le compare souvent à Jack London, comme celle de l'entre-deux-guerres le faisait avec Maurice Constantin-Weyer. Ainsi, dans un numéro récent du *Nouvel Observateur*, Claire Julliard présente Clavel comme « un London à la française » et s'interroge sur « les raisons d'un succès » :

Avec le recul, l'œuvre hors temps, hors mode de Clavel prend toute sa force et la cohérence de son dessein devient évidente. Ce forçat des lettres a édifié un monument aux humbles, créé une puissante épopée hivernale aux accents de tragédie antique<sup>24</sup>.

Il faudrait insister sur d'autres affinités, en particulier celles qui rapprochent Bernard Clavel de Georges Bugnet (1879-1981). Ce romancier d'origine française s'est établi en 1906 en Alberta, où il fut cultivateur tout en publiant sous le pseudonyme d'Henri Doutremont, puis sous son vrai nom. La parenté entre son œuvre et celle de Bernard Clavel se révèle à la lecture de *Nipsya*<sup>25</sup> qui, avant *Maudits sauvages* de Clavel, retrace le refoulement des Amérindiens par les Blancs. Par leur thème central (dont il ressort qu'on ne viole pas impunément la nature), des œuvres comme *Harricana*, *L'or de la terre* et *Miséréré* rappellent *La forêt*<sup>26</sup>, où Georges Bugnet montre comment une forêt canadienne résiste à l'homme et finit par le vaincre.

---

<sup>23</sup> L'œuvre complète de Bernard Clavel chez Omnibus (édition établie par Danielle Pampuzac, avec la collaboration de Josette Pratte) comptera au total huit volumes, à raison de deux par an. Les tomes 1 et 2 ont paru en 2003, les tomes 3 et 4 en 2004, et le tome 5 en 2005.

<sup>24</sup> Claire Julliard, « Le forçat des lettres », *Le Nouvel Observateur*, 11-17 décembre 2003, p. 142.

<sup>25</sup> Georges Bugnet, *Nipsya*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1924.

<sup>26</sup> Georges Bugnet, *La forêt*, Montréal, Éditions du Totem, 1935.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Pour traiter de l'imaginaire nordique chez Bernard Clavel, il serait réducteur de s'en tenir au *Royaume du Nord*. D'autres récits s'inscrivent dans cette thématique, tels que *Le carcajou*, *Compagnons du Nouveau Monde* ou *L'homme du Labrador*<sup>27</sup>, ce dernier pouvant être considéré comme un véritable prélude<sup>28</sup> au *Royaume du Nord*. Il s'agit d'un texte grinçant dans lequel le voyage revêt l'aspect de l'imposture<sup>29</sup>. Le Grand Nord y est décrit comme un objet de fascination, qui procure bonheur et fierté. Pourtant, « ce roman indique les limites du rêve; au-delà, il devient folie et détruit ceux qui s'y laissent prendre<sup>30</sup> ». « Il ne faut pas oublier, notait Bernard Clavel, qu'un romancier est un menteur et qu'à force de mentir il ne sait plus bien lui-même à quel moment il ment et à quel moment il dit la vérité<sup>31</sup> ». Au fond, le romancier ressemblerait à « l'homme du Labrador » : dans « [...] ce roman du voyage symbolique, [...] le personnage avait rêvé du Canada et de ses terres brûlées par le froid sans y mettre les pieds<sup>32</sup> ». Ce prélude est en effet d'une importance capitale à la compréhension du *Royaume du Nord*. Il ne s'agit pas vraiment d'une épopée, tant le tragique y prédomine. La connotation ironique du titre renvoie à l'exhortation des gouvernements du Canada et du Québec : « Allez vers le Nord, un royaume vous est offert<sup>33</sup> ». Le Royaume promis tombera en délitescence.

La saga, qui commence avec *Harricana*, raconte l'histoire de la famille Robillard. On peut encore croire à une épopée, quand ces pionniers du début du XX<sup>e</sup> siècle rompent avec leur passé pour risquer une vie nouvelle dans le Grand Nord du Québec, soit l'Abitibi. La rivière Harricana dessine la route qui les mène vers un pays à construire de toutes pièces, dont Saint-

---

<sup>27</sup> Bernard Clavel, *Le carcajou*, Paris, Robert Laffont, 1996; *Compagnons du Nouveau Monde*, Paris, Robert Laffont, 1981 (il s'agit du cinquième et dernier volet du cycle *Les colonnes du ciel*); *L'homme du Labrador*, Paris, Albin Michel, 1993; les trois nouvelles qui composent ce recueil sont *L'Iroquoise* (première édition : Paris, Balland, 1979), *La bourrelle* (première édition : Paris, Balland, 1980) et *L'homme du Labrador* (première édition : Paris, Albin Michel, 1982). *L'homme du Labrador* se passe à Lyon en novembre 1937 : un affabulateur prétend être un aventurier du Grand Nord; grâce à ses inventions, il séduit une serveuse de bistro, avant de mourir dans des conditions tragiques.

<sup>28</sup> André-Noël Boichat décrit *L'homme du Labrador* comme « un prélude à l'aventure littéraire canadienne, la construction d'un rêve qui va être suivi de sa réalisation » (*Bernard Clavel : un homme, une œuvre*, Besançon, CRDP, Cêtre, 1994, p. 19).

<sup>29</sup> À ce sujet, voir Jean-Didier Urbain, *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot et Rivages, 1998.

<sup>30</sup> Adeline Rivard, *op. cit.*, p. 205.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>32</sup> André-Noël Boichat, *op. cit.*, p. 70.

<sup>33</sup> Bernard Clavel, *L'angélus du soir*, *op. cit.*, p. 97.

## UNE IMAGE RÉMANENTE DU GRAND NORD CANADIEN

Georges est le cœur. La tâche est titanesque, mais la solidarité entre pionniers entretient l'espoir. *L'or de la terre*, c'est la réponse de la nature qui se venge : le mirage de l'or pousse les hommes à aller toujours plus loin vers le Nord, là où ne subsistent que neige et glace. Bourg-le-Rouge naîtra de ce mirage, et bientôt sera détruit. Un pays surgit avec la mine et en meurt. Les hommes ne sont rien devant les puissances telluriques qui emportent leurs prétentions. Troisième volet, *Miséréré* évoque la Grande Dépression et son cortège de misères. La crainte des émeutes pousse les autorités à faire miroiter un nouveau mirage : l'Abitibi devra servir de refuge aux plus pauvres. Une note d'espoir survient quand ces nouveaux colons parviennent à bâtir de leurs mains un village, Val Cadieu, malgré toutes les embûches qu'ils rencontrent. *Amarok* fait resurgir, dans des circonstances bien particulières, le thème du coureur des bois. La Seconde Guerre mondiale atteint l'Abitibi : c'est la crise de la conscription et la traque des insoumis. Le jeune Timax Landry tue accidentellement un policier chargé du recrutement. Raoul Herman l'aide à fuir vers le Nord en reformant un attelage de chiens, conduit par Amarok, une bête croisée de malamute, de husky et de loup. C'est la fuite éperdue, toujours plus vers le Nord. *L'angélus du soir* sonne comme la fin tragique d'un rêve devenu absurde : au début des années 1960, les colons du Nord sont incités à revenir vivre dans les villes, par souci d'économies. Tout doit désormais disparaître, de ces traces que les humains ont laissé dans le Grand Nord. Val Cadieu est maintenant un village fantôme, où seul Cyrille Labrèche tente de survivre. Le vieillard ne peut parler qu'à sa jument Bergère. Victime d'hallucinations, c'est le seul moyen pour lui de perpétuer un passé révolu. Le dénouement du cycle, *Maudits Sauvages*, se passe à la baie James, terre amérindienne qui n'intéressait guère les « Blancs », tant ses ressources semblaient limitées. La donne change au début des années 1970. Des barrages sont édifiés pour produire de l'énergie électrique et l'exporter vers les États-Unis. Des lacs artificiels vont engloutir les terres amérindiennes. Les Wabamahigans sont divisés quant à l'attitude à adopter. C'est la parole et l'honneur bafoué de ces Amérindiens que restitue le dernier moment du cycle.

Ces schémas descriptifs ne rendent pas suffisamment compte de la richesse des réflexions de Bernard Clavel sur les significations multiples du Nord. Ses analyses sont distillées discrètement à travers un type de narration classique. Elles évitent, contrairement à ce que l'on pourrait craindre, les sentiers battus et un sentimentalisme trop excessif. Bref, elles offrent une finesse et une liberté dont ne sont guère capables les sciences

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

humaines et sociales<sup>34</sup>. De plus, Bernard Clavel sait aussi être un styliste de haut vol :

Rien n'efface jamais l'hiver. La forêt en est marquée en permanence. Arbres encroués, déracinés ou écrasés se souviennent des morsures du nordet comme du poids énorme des neiges<sup>35</sup>.

Les nuits terribles écrasaient le pays dans leurs serres de rapace. Le soleil de midi n'apportait point de vraie chaleur. Le vent venu directement du pôle allait sa route de claire musique. Il passait sur la mort comme sur la vie, avec les mêmes refrains. Souvent pareils au nordet, les gens allaient sans savoir où, à la recherche de Dieu sait quoi. Certains peut-être qui ne cherchaient plus rien finissaient pourtant par rencontrer la mort<sup>36</sup>.

### Des contrastes et des rémanences

Quelques contrastes sont repérables entre les appréhensions respectives du Nord de Maurice Constantin-Weyer et celles de Bernard Clavel. Cela tient d'abord au fait que l'image du Nord est labile. On l'a vu, le premier édifie un monde fictionnel où tout est encore possible, où le rapport des Occidentaux au Nord canadien, à ses habitants et à ses ressources naturelles, n'est pas définitivement entaché par les problèmes humains et écologiques qu'on connaît aujourd'hui. C'est un monde où le temps de l'épopée perdure, où les drames individuels ou collectifs n'empêchent pas que le rêve et l'espoir demeurent. Le monde fictionnel du second, au contraire, se meurt. C'est celui où le temps du quotidien et le temps historique se percutent, sans égard envers les humbles, les déclassés ou les cultures non occidentales, pour finalement broyer leurs vies : la

---

<sup>34</sup> Il n'y a pas, chez Bernard Clavel, la tentation très actuelle de beaucoup de romanciers d'intégrer (souvent de façon ironique) le savoir des sciences sociales à leur problématisation du monde, ou encore de chercher dans le lexique utilisé à faire « terroir » (parfois de façon « décalé »). Il s'en explique d'ailleurs très clairement dans la tout dernière page d'*Harricana* : « Ce livre est un roman inspiré de la réalité mais qui n'a aucune prétention historique. L'auteur s'est gardé d'employer un langage qui n'eût été accessible qu'aux initiés. Il n'a gardé des termes locaux que ceux qui, comme *campe*, n'ont pas de véritable équivalent » (Bernard Clavel, *Harricana*, *op. cit.*, p. 287).

<sup>35</sup> Bernard Clavel, *L'or de la terre*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 134.

## UNE IMAGE RÉMANENTE DU GRAND NORD CANADIEN

construction du Transcanadien et la crise économique des années 1880, les épreuves subies lors de la Grande Dépression qui fait suite au krach boursier de 1929, les années 1970 avec l'aménagement hydroélectrique de la baie James, etc.

En outre, les approches générales des lieux diffèrent. Maurice Constantin-Weyer adopte davantage un point de vue géographique, celui de l'aventure et de l'exploration, du présent immédiat, que l'on vit intensément et qui consiste à s'évader. Bernard Clavel privilégie un point de vue historique : c'est un siècle qu'il nous raconte, grosso modo de 1880 à 1980. L'Abitibi se peuple de bourgades, où se côtoient des pionniers baroudeurs, des mineurs qui risquent leur vie et de farouches agriculteurs : Bourg-le-Rouge, Saint-Georges-d'Harricana, Val Cadieu. Toutes trois vont disparaître ou devenir fantomatiques. *L'angélus du soir* montre l'impossible transplantation d'un espace « rurbain » dans le Nord. À l'exception de Raoul Herman, le coureur des bois, et de ceux qu'il attire, les personnages de Bernard Clavel souhaitent demeurer, et non s'évader, mais cela leur sera refusé. Ils sont finalement ballottés au gré des événements.

Un autre élément distingue les deux auteurs. Chez l'un, le choix des noms de famille révèle un certain exotisme. C'est du Canada anglais, écossais, irlandais, dont il est question, même si des patronymes francophones se glissent aux détours du récit : dans *Un homme se penche sur son passé*, les Brazeau et Laprugne sont minoritaires face aux O'Molloy, Mac Pherson, Grant, Campbell, Stopwell ou Snooby; dans *Telle qu'elle était de son vivant*, les Shaw, Hearne et Dalrymple ne laissent qu'une petite place à Jacqueline Bert. Chez l'autre, l'emportent nettement les noms du Québec, bien ancrés dans un patrimoine francophone : Cyrille Labrèche, Alban Robillard, Martin Garneau, Timax Landry, Maxime Jordan, etc. Le Nord n'en a pas la même sonorité.

L'image de la femme, surtout, contraste, à la mesure de l'évolution socioculturelle qu'elle a connue d'un bout à l'autre du XX<sup>e</sup> siècle. Chez Maurice Constantin-Weyer, prévaut « l'éternel féminin » : la femme est belle et fatale, assez futile somme toute, et vouée à devenir, quoi qu'elle en ait, un facteur de perturbation du groupe, parce qu'elle suscite la convoitise des hommes. Bernard Clavel la décrit plutôt comme un facteur de stabilité : c'est elle qui sédentarise l'homme.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Néanmoins, ces différences ne peuvent masquer les nombreux points communs qui affleurent dans les deux traitements du Nord. Si l'on reprend les catégories du philosophe Michel Onfray<sup>37</sup>, le temps élémentaire est bien la matière première que partagent d'emblée Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel pour ciseler leur Nord. Ce temps se traduit par la rareté. Dès lors, toutes les ressources s'épuisent plus vite qu'ailleurs. Les deux auteurs montrent cette confrontation avec les forces élémentaires, que l'homme ne peut vaincre, mais dont il tire grandeur : celles des temps géologique (l'univers de la pierre) et climatique (le froid intense, avec des températures de 25, 35, voire 50 degrés au-dessous de zéro), mais aussi de l'immensité désarmante de l'espace. Face à ces forces élémentaires, les personnages nous rappellent qu'il faut bouger pour ne pas mourir, être toujours en mouvement. La suractivité physiologique est garante de la vie.

Une autre correspondance se trouve dans une sorte de mixte récurrent de temps vécu (marqué par l'immobilité relative) et de temps détruit. C'est par exemple, chez Maurice Constantin-Weyer, la vie de Monge dans son district fermier de la prairie, entrecoupée d'expéditions dans le Grand Nord, à la recherche de fourrures. C'est, avec Bernard Clavel, le temps des pionniers, bâtisseurs d'un monde qui va bientôt disparaître, ainsi celui de Val Cadieu. Un télescopage se produit entre le temps vital (celui de la survie), le temps figé (celui de la répétition) et le temps du rite (avec un culte religieux obsédant, et ce, même en son absence, comme dans *L'angélus du soir*, où l'église tombe en ruine). La colonisation impose une sédentarité mal acceptée par la plupart des hommes, tandis que les femmes s'y installent avec soulagement. Dans son district, Monge ne cesse de rêver au Grand Nord, alors que chaque fois qu'il s'y trouve, l'enfer et la mort le guettent au point qu'il promet de ne jamais plus y revenir. Raoul Herman, le coureur des bois dessiné par Bernard Clavel, agit de même : il ne peut tenir en place, et sa faculté de fuir le monde sédentaire fait bien des envieux chez les colons. Certes, le temps du labeur régulier contraste avec celui de l'aventure, qu'incarnent aussi bien Herman que Monge, mais l'un comme l'autre de ces temps sociaux se répondent et ne prennent sens qu'à travers leur différence.

S'agissant des objets qui émaillent ces récits du Nord, prévaut une « ustensilité quotidienne » nécessaire à la survie : thé, café, graisse, objets de cuisine, instruments et vêtements de travail, termes techniques portant sur l'attelage et la nourriture des bêtes, moyens de fortune pour se protéger de

---

<sup>37</sup> Michel Onfray, *Esthétique du pôle Nord*, Paris, Grasset, 2002.

## UNE IMAGE RÉMANENTE DU GRAND NORD CANADIEN

la cécité des neiges, etc. Les vêtements, notamment, sont décrits avec précision par les deux auteurs. De même, l'importance de l'alimentation, du chaud en particulier, est soulignée comme une condition de survie en milieu extrême. Les traîneaux et attelages de chiens reviennent également dans les récits, moins souvent chez Bernard Clavel, qui cependant en fait une pièce majeure d'*Amarok*. Les animaux marquent toujours le Nord de leur empreinte : les purs sangs de Monge et Brazeau, l'exceptionnel chien Amarok, la jument Bergère. Les loups, aussi, sont omniprésents, fût-ce en filigrane, et composent avec les ours un « bestiaire d'angoisse » caractéristique du Nord :

Des loups hurlèrent à la curée. Mais, les chiens leur ayant répondu, ils n'osèrent s'approcher de nous. [...] Assis à côté du cadavre dont je venais de fermer les yeux d'un pouce tremblant, il me fallait me délier de lui, m'évader du rêve d'hier vers la réalité d'aujourd'hui. Il était évident que, tant que les loups pourraient sentir son odeur, si faible dut-elle être par ce froid [...], ils me suivraient, ameutés en bande. Peut-être m'attaqueraient-ils. Peut-être attaqueraient-ils mes chiens. Et la mort de mes chiens aurait singulièrement diminué la valeur de ma propre peau<sup>38</sup>.

En ce qui a trait au vocabulaire, les deux auteurs privilégient les verbes d'action et les descriptions physiques des paysages et des personnages. Ils usent peu de verbes psychologiques. L'introspection ne les intéresse guère, ce en quoi ils se démarquent des tendances dominantes actuelles en littérature française.

Les deux auteurs sont des conteurs : à travers leur narration, ils instillent des doses suffisantes d'insolite pour sublimer le quotidien de l'existence; ils ménagent savamment des espaces de rupture, un temps pour l'aventure, l'exceptionnel, un temps pour le quotidien, le banal. Cette scansion est celle de la vie, que vient briser l'événement traumatique : une mort sordide, une tentative de meurtre, le décès d'un être cher, un coup de grisou, une catastrophe naturelle, la dureté des terres à conquérir, l'échec de la colonisation du Nord, etc. Le temps court de l'aventure, du voyage initiatique, peut surgir à même le temps long de l'histoire humaine.

---

<sup>38</sup> Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*, op. cit., p. 430 et 434.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

En dernière analyse, le Nord s'apparente, dans l'imaginaire forgé par les deux écrivains, à un lieu de passage<sup>39</sup> :

Je me rappelle qu'il faisait très froid. Mais il faisait aussi très beau. Le ciel était pâle et net, avec, au milieu du jour, les jeux fantastiques de la lumière du soleil. Comme pour se moquer du froid, l'astre se triplait ou se quintuplait de deux ou de quatre autres images, placées sur un ou deux diamètres, les reliant à lui-même par des croix de Malte lumineuses, les circonscrivait d'un cercle tout fait de fragments d'arc-en-ciel, merveilleusement ressoudés l'un à l'autre, faisait chatoyer les couleurs du prisme, les jetait vers la terre l'une après l'autre, et, jonglant avec elles, les relançait vers ce point mystérieux du zénith où leur arrivée simultanée recomposait brusquement la lumière blanche. C'était à la fois féérique et ironique. Une fête de la lumière, mais une fête à laquelle on était convié par quelque quarante-cinq degrés au-dessous de zéro. Les os des tempes, les os du front étaient douloureux, à force d'être rétractés par le froid. [...] Mais cela, c'était le petit côté des choses! Avec les premiers jours de février, le mauvais temps commença. [...] Si nous avions été dans un endroit abrité, j'eusse ordonné une halte. Mais nous traversions alors un mauvais bout de ces terres de silence qu'on nomme en anglais : Barren Lands, les « Pays Nus ». Et nus, ils l'étaient en effet. Nus sous la neige. Chastement nus. Cruellement nus... Peut-être une longue étape nous permettrait-elle de gagner le bois : l'abri... [...] le salut<sup>40</sup>!

Toujours, le Nord donne prise au fatal, au destin et à la mort. C'est pourquoi il se prête si bien aux expériences limites, celles à travers lesquelles on se perd. Dans la littérature évoquée ici, il figure au plus haut point ce lieu de perte ou de perdition.

---

<sup>39</sup> « Dès le début du roman [*L'or de la terre*, de Bernard Clavel], le territoire du Nord est donné comme celui où l'homme n'a fait, de tout temps, que passer » (André-Noël Boichat, *op. cit.*, p. 46).

<sup>40</sup> Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*, *op. cit.*, p. 420-421.

## Une terre à jamais inconnue?

Le Nord a inspiré d'authentiques écrivains populaires, tels Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel, parce qu'il demeure l'objet d'une quête, le vecteur d'un temps suspendu, où les lecteurs peuvent nourrir leur imaginaire<sup>41</sup>. Nous n'avons pas assez explicité, outre ces confluences entre la création littéraire et les lectorats qu'elle touche, la question corollaire des variations dans l'appropriation du ou mieux des Nord(s) littéraire(s). C'est par exemple le problème de la réception d'auteurs français qui écrivent sur la Nouvelle-France, le Canada français ou le Québec. On peut se demander, en terme d'horizon d'attente, si ces auteurs mesurent à l'avance et intègrent les décalages de perception entre différents lectorats. Comment appréhendent-ils les diverses sensibilités de lecture, qui se font jour d'une culture à l'autre, et envisagent-ils les multiples concrétisations possibles de l'imaginaire nordique?

En 1964, année où disparaissait Maurice Constantin-Weyer, Georges-André Vachon évoquait ce problème épineux, à partir de l'exemple judicieux du mot « forêt », élément clé du paysage nordique : « il n'est pas inutile de se demander si le Québécois qui lit un roman français comprend vraiment ce qu'il lit<sup>42</sup> ». Dans *Harricana*, comme nous l'avons déjà noté, Bernard Clavel explique à la fin de son ouvrage qu'il n'a pas conservé les termes locaux (i.e. les spécificités du parler « canayen », les canadianismes), à part ceux qui « n'ont pas de véritable équivalent<sup>43</sup> ». La réciproque – que comprend un lecteur français d'un roman québécois? – se pose bien sûr tout autant, et l'on n'a pas fini de sonder avec inquiétude la réception de la littérature québécoise en France<sup>44</sup>.

---

<sup>41</sup> « Chaque homme a sa carte du monde, formidablement lacunaire. Avec, en soi, l'étrange anonymat de certains océans. Quelque chose d'extraplanétaire. Chacun se doit à sa cartographie, non celle toujours imprécise des frontières balkaniques, ni celle du pays d'Utopie, pour laquelle l'imagination est trop pauvre, mais la carte pour soi du *Réel imaginé* » (Alain Borer, « L'ère de Colomb et l'ère d'Armstrong », Michel Le Bris [éd.], *op. cit.*, p. 20).

<sup>42</sup> Georges-André Vachon, « Conclusion et perspectives », Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau [éd.], *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, p. 247-255.

<sup>43</sup> Bernard Clavel, *Harricana*, *op. cit.*, p. 287.

<sup>44</sup> À ce sujet, voir Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne française*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, et en particulier le sixième et dernier chapitre, intitulé « La littérature canadienne dans ses rapports avec la France et sa culture », qui apportait déjà à

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Si l'on revendique la qualité d'auteur populaire, et donc accessible à tous, il est difficile d'éviter ces questions de « traduction » à l'intérieur du champ de la francophonie (et cela même si, du côté français, la posture impérialiste – parfois inconsciente – est loin de disparaître). Et l'on comprend mieux dès lors pourquoi le Nord peut être à la fois, de ce point de vue, un terrain glissant et un terrain de rencontre entre auteurs et lecteurs français et québécois. Mais pour en juger, rien ne remplace une enquête sur ce thème auprès de lecteurs concrets, enquête qui reste à réaliser.

En 1928, Maurice Constantin-Weyer, à l'occasion de la remise de son prix Goncourt, s'insurgeait contre les modes parisiennes qui font et défont les auteurs, et dont il bénéficiait en l'occurrence. Il proclamait son attachement à une littérature de l'action, à l'encontre du roman psychologique et du roman métaphysique, tendances dominantes des années 1920. Cet horizon d'attente, qui se tourne vers un large public, n'est pas très éloigné des préoccupations qu'a toujours exprimées Bernard Clavel. L'inscription populaire de leurs œuvres rapproche ces deux auteurs. Et pourtant, qui connaît, qui lit aujourd'hui Maurice Constantin-Weyer? On ne le réédite pas depuis une vingtaine d'années. Tout porte à croire que ses lecteurs deviennent rares, malgré les tentatives d'Yves Berger pour le sortir de l'oubli. Tout un pan de l'imaginaire du Nord tombe, avec lui, dans l'abandon. Ce phénomène d'évaporation se résume-t-il à un problème de diffusion? Ce n'est pas certain. Est-ce que le lecteur actuel, qu'il soit français, québécois ou d'une autre culture, se heurte au caractère désuet ou décalé de son œuvre? Dans cette hypothèse difficile à écarter, il est d'autant plus intéressant d'explorer avec minutie l'évolution des contenus littéraires de l'imaginaire du Nord, au regard de leurs contextes de production et de réception.

---

l'époque d'excellentes mises au point sur les relations tumultueuses entre l'édition québécoise et le marché du livre en France.